

Grand Séminaire de l'ALI – La perversion, ou quoi ? (26/05/2020)

Conférence de Jean-Paul Beaumont : L'éthique du pervers

Après Lacan, nous appelons *éthique* le rapport d'un sujet à la jouissance.

Le séminaire que nous étudions cette année est en correspondance avec ce que Lacan écrira dans « Lituraterre » : nous sommes séparés de la jouissance de la Chose par un littoral/littéral qui n'est autre que l'inconscient. La position de chacun par rapport à la jouissance et par rapport à ce littoral à quoi nous où nous reconduisent la répétition et le désir définiront sa position éthique.

Si Lacan utilise le terme d'éthique, c'est pour autre chose que pour prescrire ce que doivent faire « les gens beaux » et « les gens bien ». Aussi pourquoi ne pas nous interroger sur ce qui serait l'éthique du pervers ? J'ai évité dans mon titre de dire sujet pervers pour ne pas le particulariser trop en tant que sujet. Il y a peut-être une éthique perverse qui déborde l'éthique des sujets que nous disons pervers.

Il me semble que le pervers est toujours pris dans une éthique qui lui est particulière ; mais même que nous pouvons dire que la position du pervers est fondamentalement éthique dans la mesure où il ravive le rapport à la jouissance. Ce qui n'est pas sans avoir des conséquences.

Lacan dit du pervers des choses étonnantes : le pervers, c'est l'un des modes du normal, en tant que pour lui le phallus a toute l'importance. Le pervers s'offre loyalement à la jouissance de l'Autre. Le pervers milite pour la jouissance, il milite pour compléter l'Autre, pour combler la faille de l'Autre. Comment nous servir de ces avancées pour poser le problème ?

Nous savons que le pervers est celui qui, jusqu'à aujourd'hui en tout cas, se sert de la loi pour faire surgir l'objet de la jouissance. Or le désir suppose l'objet absent. Parler ici de désir ne va pas de soi, et il faut noter que Lacan dans « Kant avec Sade » ne parle pas de désir quand il s'agit du pervers, mais bien de « volonté de jouissance ».

J'appelle donc pervers celui qui se sert de la Loi et du Père pour raviver la jouissance en positivant l'objet.

Je conclurai en rappelant que l'éthique perverse a tenu et tient une place essentielle dans notre histoire, mais que cette éthique, débridée de son lien au phallus et à la loi, devient dangereuse.

*

Le pervers « classique »

Le dispositif de la conduite perverse est décrit dans « Kant avec Sade » de manière ramassée et précise, même si le terme « perversion » n'est pas employé dans ce qui est une préface littéraire. J'en rappelle les termes.

- Il y a d'abord « le rôle de la présence ». Le pervers fait surgir l'objet que nous appelons l'objet *a* sous ses diverses variétés – que Lacan a abondamment analysées dans *d'un Autre à l'autre*, dans *Les concepts fondamentaux*, dans « Kant avec Sade ». Déjà Freud nous avait appris que cette présentification de l'objet se fait par un opérateur phallique. L'objet qu'il ne faudrait pas est ici exhibé, érigé. Il ne brille pas sur un fond d'absence, renvoyant à un $S(A)$ qui en serait la vérité dernière. Il vaut comme *signe phallique*, il représente le phallus pour quelqu'un.

- Deuxième point, Cette épiphanie de l'objet, de l'objet d'ordinaire absent de la réalité commune, suscite de l'angoisse et de la jouissance. Mais chez qui ? Dans l'action, le pervers n'est pas sujet comme en témoignent les raptus pervers : il est pris dans un mouvement qui l'exalte et le dépasse. Chez qui alors ? Chez l'Autre, mais d'ordinaire le suppôt va en être un petit autre, c'est chez lui que vont apparaître l'angoisse ou la jouissance – et la division. C'est ainsi que le dit Lacan : le pervers cherche à ce que « sa division lui soit, de l'Autre, renvoyée ». Aussi va-t-il en guetter avidement les manifestations chez ce petit autre, qui signent la réussite de son opération. Ce témoin peut être supposé, par exemple dans la rue par le transvestiste. Et on connaît des cas où l'exhibitionniste se masturbe devant un tabernacle. Au-delà de ce qu'on appelle le partenaire, en effet, un Autre est visé.
- Troisième point essentiel, le rapport à la Loi, et au Père.

Le dispositif du pervers nécessite la loi, qui seule lui donne la certitude que l'objet présentifié est bien le bon. En effet, la loi régit l'accès à l'objet, qui n'est plus un objet naturel, mais un objet inter-dit, dit à travers la loi. Ce peuvent être les lois religieuses, les lois positives, voire les bonnes mœurs... Lacan nous a fait admettre que le désir et la loi sont la même chose : tous deux constituent l'objet dans l'opération-même qui le prend dans les mailles du langage. À première vue, on pourrait opposer la volonté de jouissance du pervers qui se sert de la loi pour faire surgir l'objet, et le désir du névrosé pour cet objet absent. Mais soyons prudent. En tout cas, la loi est omniprésente dans la vie du pervers, et nous le constatons aussi bien dans les romans que dans la vie de Sade.

Mais le dispositif de la loi suppose (ou crée si l'on veut) un Père à son origine, et c'est même une fonction essentielle du père symbolique – que ce soit Dieu, Moïse, Solon, Lycurgue, qui on voudra – un père mort depuis toujours. Même les lois physiques font penser à un dieu – on se souvient de l'Horloger de Voltaire ou du dieu d'Einstein.

Pour nous l'Autre est un lieu vide. Pas pour le pervers. Le pervers n'ignore pas le Père, il ne le tient pas pour un nom. Au contraire, il le soutient ou le brave. Il est « tourné vers le Père », et Lacan l'écrit père-vers. Qu'il combatte pour Dieu, ou contre dans un athéisme militant, il le fait exister. Il prouve qu'il y a quelqu'Un vivant dans l'Autre. Il ne s'agit pas du Père mort freudien, ou du vide structuré des théologiens. C'est un Père vivant, qui organise la loi et la jouissance et qui réclame des sacrifices.

On pourrait donc admettre que l'éthique du pervers, en ce qui concerne le plan de la cité, consiste, parce qu'il n'en a pas peur, qu'il n'en prend pas que des « lichettes », à *aviver le rapport à la jouissance*, et en se servant de la Loi. Ceci aussi bien à titre privé que dans la vie culturelle et politique. Peut-être est-ce une fonction essentielle de la normalité perverse, et a-t-elle a toujours trouvé sa place.

Donc ma première question, celle de la possibilité d'une éthique perverse, à laquelle Lacan, il me semble, répond positivement. Et je pose mon autre question. Elle concerne ce que devient cette éthique perverse, alors que le rapport à la loi, à l'interdit et à l'objet, a évolué et continue d'évoluer. Charles Melman nous a apporté des réponses, d'autres aussi dans son sillage. Je voudrais simplement, pour mon usage, essayer de les reformuler. Et je reprends mes trois points

- **La présence** : aujourd'hui, l'objet désirable est présent, il n'est plus déterminé par un fantasme qui en distribue la rareté et la possibilité de le faire surgir. Au contraire, il est marchandise, il est nombreux, profus, il vient boucher les orifices pulsionnels. En revanche, il ne fait pas saillie dans le paysage, il est *lathouse*, c'est-à-dire que son *être* d'objet au sens qui nous importe est voilé. Il se présente volontiers comme un organe supplémentaire, mais il n'est pas lié de manière essentielle à l'opérateur phallique qui permettait de l'interpréter de manière sexuelle.

– La division qu’opère cette forme de perversion n’est pas la même. Il s’agit plutôt, au contraire, de protéger de l’angoisse, mais avec le projet radical de façonner un nouveau sujet.

– Le rapport au tiers a évolué

D’abord parce que se produit un glissement de la loi à la norme et je vais y revenir. Il s’agit de produire un sujet dont la parole serait sans conséquence pourvu qu’elle reste située dans l’enveloppe de la norme.

Ensuite parce que le Dieu Père, avec qui le pervers avait maille à partir, est remplacé par un mythe récent (auquel nous avons tous cru, implicitement ou non) qui est le dieu Progrès. L’expression est déjà chez Baudelaire. Alors que la jouissance était censée être derrière nous (âge d’or, ou Éden, Paradis terrestre) alors que nous ne pouvions en avoir qu’un souvenir qui s’éloigne... elle serait désormais devant nous.

Le soupçon nous vient, non pas de la facticité mais plutôt de la fragilité de ce Dieu qui nous a soutenu pendant deux cents ans et qui a une autre face, comme Janus, qui est le Dieu Capital.

Et il y a le danger déjà avéré plusieurs fois au XXème siècle, d’une résurgence d’un nouveau père, le tyran, un néo-père qu’on attend, qui viendrait et remettrait les choses en place dans la jouissance et dans la loi.

*

L’éthique de ce pervers « classique » peut intéresser l’entourage, la culture mais aussi la guerre sainte.

Un de mes patients, exhibitionniste, bon père de famille, présente des crises où il s’exhibe devant des vendeuses. Plus exactement il ne se dénude pas mais dirige ostensiblement ses yeux vers son sexe caché par le vêtement, puis croise le regard de vendeuses isolées, si bien qu’elles prennent peur. Lorsqu’elles appellent la police, l’homme change de boutique. Cela peut durer plusieurs jours, avec appoint d’alcool. La sortie de l’épisode se fera par le génital : le patient épuisé par ses veilles se masturbe et peut rentrer chez lui. Le cas n’est pas spécialement intéressant, mais il est propre à illustrer les trois critères :

- il y a le surgissement de l’objet-regard, avec son interprétation phallique,
- il y a l’angoisse de l’autre qui l’authentifie, avec sa division produite (on ne s’exhibe pas devant un animal mais devant quelqu’un qui est censé s’intéresser à ce qui est exhibé).
- Le côté « transgressif » est ici évident par rapport à ce qu’on appelle les bonnes mœurs, même s’il n’enfreint pas une loi positive à proprement parler, puisqu’il ne se dénude pas. Il suppose un lien avec les vendeuses, une communauté inavouable centrée sur le phallus, et comme un principe, que la transgression prouve, si l’on peut dire.
- En tout cas, il faut se déprendre de l’idée sous-jacente dans le livre de Krafft-Ebbing, que la perversion est étroitement liée au génital. Même ici : le génital est secondaire, le patient n’a pas d’érection pendant la crise, la masturbation a pour but de faire tomber l’extrême tension dans laquelle il monte.

Le pervers veille à la jouissance de quelque Un dans l’Autre. Mon patient le fait dans ses crises, à sa manière à lui, avant de retourner à sa famille.

Mais le pervers occupe une place dans la culture. On pourrait dire que dans une société traditionnelle stable, quelle qu’elle soit, le pervers se borne à faire valoir la loi, éventuellement en la bravant. Aussi il peut apparaître comme un héros. Gilles de Rais condamné à mort pour le meurtre de centaines d’enfants suivi d’une foule en larmes lors de son exécution, Sade martyr

de sa position perverse et qui a ses hagiographes. Pour ne pas parler de l'Abuseur de Séville, pourtant pervers évident, qui va jusqu'à réveiller la statue du Commandeur. On leur est paradoxalement reconnaissant de réveiller l'une l'autre, de faire briller l'une par l'autre, la jouissance et la Loi.

Il y a cette manière de faire valoir la Loi – et le Père qui lui est associé – dans un combat singulier. Il y a une autre manière d'associer la Loi et la jouissance, et qui vise à faire exister le Père. C'est l'antique Croisade, ou le Djihad récent. Je vais en dire un mot plus tard.

Mais en général, l'éthique du pervers prend des voies plus pacifiques. Je voudrais, non sans un peu de provocation, en faire valoir trois : l'éducation, la création artistique, la Vérité.

Il y a un grand champ de manœuvres pour l'éthique du pervers, c'est **l'éducation**. Parce qu'elle consiste à faire entrer dans la tête de l'enfant, élève ou étudiant, quelque chose de l'ordre d'une connaissance qui le modifie, c'est-à-dire quelque chose de la loi et d'un Père réel et efficace, qui s'oppose à son savoir inconscient. Sûrement s'agit-il, dans le corps de l'enfant, de modifier le régime de la jouissance, ou tout au moins de la canaliser.

Et d'ailleurs la clinique nous confirme que la perversion peuvent être associée à la position de l'éducateur.

- Il y a les faits divers, bien sûr, concernant les enseignants religieux ou laïques. Et ne parlons pas du père de Schreber.
- Il y a ce genre particulier de roman érotique qui est le roman d'initiation, genre dont *La Philosophie dans le boudoir* fait partie. Il y a aussi toute une fantasmagorie érotique qui met en scène l'instituteur, ou l'institutrice d'ailleurs avec sa fêrue.

Lacan nous le dit dans « Kant avec Sade ». Sade a raté un effet qui eût été impayable : il aurait pu montrer que c'est « l'impuissance louable » du désir enseignant qui produit l'enseignement. Charles Melman le reprenait dans un billet ironique, en évoquant la pénétration douce que prône notre nouvelle pédagogie, afin de surtout ne pas traumatiser l'enfant.

L'école donne à « l'éducation sexuelle » une grande importance, alors qu'elle longtemps été du domaine privé, à la charge de la famille. L'histoire des petits garçons trouvés dans les choux, et des petites filles dans les roses est d'une poésie un peu mystérieuse, comme l'histoire de la cigogne, qui laisse à penser à l'enfant. Alors que la petite graine animale l'est nettement moins. On pourrait s'intéresser au nom du ministère, qui n'est plus (depuis Herriot, et dans d'excellentes intentions) le ministère de l'Instruction publique, mais le ministère de l'Éducation nationale. « Éducation » où on entend la mise au pas de la loi et du Chef. En tout cas, l'enseignement de l'histoire de France de type Lavaud, a longtemps été pour faire valoir le Héros national, et non sans dérives perverses.

Le pédophile serait la forme monstrueuse de l'enseignant. C'est en effet un enseignant de la jouissance. On a parlé récemment de Gabriel Matzneff, soutenu par toute l'intelligentsia, mais il y a eu d'autres auteurs, Tony Duvert, par exemple aux éditions de Minuit, la revue *Recherches*, etc. qui ont eu beaucoup de lecteurs qui n'étaient pas tous des amateurs d'enfants. Il y a d'ailleurs sûrement des gens pour penser que là serait la *vraie* jouissance, puisqu'elle est tellement interdite, alors que presque tout est permis.

Ici le pervers intéresse le public, quoi qu'il en aie, plutôt sous le mode de l'indignation, et la loi se renforce du bloc de la réprobation contre lui.

Le pervers a longtemps trouvé sa place, disais-je, comme apportant un renouveau à la jouissance. Aussi il y a aussi un grand domaine qui le concerne, et qui est la **création artistique** ravivement de la jouissance par le moyen de la sublimation. Toujours, a minima, exhibition d'un objet, effet chez celui qui regarde, transgression par rapport au père et à la loi

L'œuvre d'art est le plus souvent banalisée par le discours culturel qui la compare, la met en équivalence avec d'autres objets, la multiplie dans des reproductions. Mais au départ, l'œuvre est monstration de la Chose sous une forme sublimée, exhibition de la Chose, si l'on veut. Rilke « Le Beau est le commencement du terrible ». Quand elle « réussit », l'œuvre produit un effet sidérant sur le spectateur, pris entre la jouissance qu'elle lui donne et la pointe d'angoisse de voir quelque Chose qui est là, qui affleure, et qui va s'évanouir.

J'ai parlé de l'exhibition d'une présence essentielle, et de l'effet sur le spectateur. Pour suivre mon fil, je pourrais évoquer le Dieu que fait surgir l'œuvre d'art (« Car c'est vraiment Seigneur le meilleur témoignage... »).

En tout cas, l'art a à la transgression un rapport qui lui est inhérent, l'art se construit sur une contestation des lois établies à l'époque antérieure, et le récit de ces combats constitue son histoire. Dans la musique occidentale, par exemple, il est extrêmement facile de montrer que chaque « progrès » a été constitué par une licence arrachée sur un point aux règles harmoniques de l'époque antérieure. La nouvelle œuvre confirmait, en les violant légèrement, les règles admises, et était ainsi mis en évidence l'objet insolite, un objet voix ici, constitué par la transgression même.

Je ne parlerai pas du cantique, ou du chant patriotique qui animés d'une harmonie et d'un rythme visent à entraîner l'enthousiasme des chanteurs en faisant exister le père, le dieu ou la nation, à travers l'harmonie ou le rythme mêmes.

Mais dans ce qui est plus banal, le cinéma, et pas seulement dans le film d'horreur, on trouve une cruauté et une exhibition sexuelle qui n'ont rien à envier à l'exhibitionniste classique. Mettons les films de Tarentino ou Kechiche : on les admirera sans réserves pour leur audace, pour avoir fait jouir le spectateur – ou le Spectateur. Mais voulons-nous vraiment savoir que les tueries de *Charlie-Hebdo* ou du Bataclan, nous en jouissons dans les films de Tarentino ?

J'évoque un autre domaine, qui serait le combat pour **une vérité qui serait Toute**, avec les passions que nous savons, y compris dans notre champ. Le combat du pervers, dans les médias, dans la vie politique, peut être animé par une passion qui renvoie à un totalitarisme de la vérité, et il se fait volontiers propagateur de cette vérité toute. Le prosélytisme, la propagation de la foi, d'une foi, est à la base de son éthique. Cette Vérité dont Lacan dit dans *L'envers* qu'elle est la sœur de la jouissance, on va l'imposer et chercher l'assentiment (cf. Newman), éventuellement par le feu et le sang.

Donc trois domaines, par exemple, où la position perverse – raviver la jouissance dans un rapport à la loi et au Père – est manifeste.

Mais quelles sont les figures de ce Père pour nous modernes, qui habiterait l'Autre et qu'il s'agirait de faire jouir ?

Il y a le Père éternel. Nous considérons avec un certain dédain, voire un certain mépris les prêtres de nos vieilles religions, dont la doctrine s'est affadie, ne donne plus à jouir. Mépris parce qu'ils ont remplacé (c'est Lacan qui le dit quelque part) la foi par les bonnes œuvres. La père-version qui garantissait la loi et la jouissance n'est plus qu'accusation de pédophiles

retraités, pâle reflet négatif et scandaleux de ce qu'a été l'Église dans son rapport à la jouissance. J'ai évoqué les croisades. Le Djihad me semble une façon éperdue de faire exister le Père et la jouissance, mais il faudrait reprendre cela plus longuement.

Le Progrès est un dieu capital. Notre religion, celle qui a pour nous ravivé notre rapport à la jouissance a plutôt été celle d'un Dieu Progrès, avatar du Père, mais qui promet la jouissance dans le futur.

Depuis la Révolution – bourgeoise dicit Marx, et liée au capitalisme – les lois sont toujours suspectes de favoriser un adversaire politique. Elles prolifèrent, deviennent moins compréhensibles, et perdent le lien aux principes fondateurs. Est-ce une difficulté pour le pervers ?

Il paraît un peu scandaleux de dire que le Progrès est effectivement une fiction récente qui témoigne d'un changement de régime par rapport à la père-version classique. Il me semble pourtant que c'est ce que dit Lacan dans *L'Éthique*. Le Dieu-progrès se présente comme une volonté dans l'Autre qui oriente l'histoire « dans le bon sens ». Il promet donc une jouissance qui n'est pas derrière nous, mais devant nous. Contrairement à ce que nous pourrions penser, l'idée ne va pas de soi et elle est récente, on en trouve juste des ébauches prudentes à l'époque des Lumières. Elle se déchaîne au XIX^{ème} siècle avec l'économie capitaliste.

Elle semble trouver un appui dans l'évolutionnisme, qui fait de l'homme la fleur de la création.

Nous sommes scandalisés lorsque nous apprenons que certains religieux enseignent une doctrine de l'origine basée sur les textes sacrés. Nous savons pourtant que la théorie évolutionniste n'aura pas beaucoup plus de conséquences pour la vie de l'élève non spécialiste que l'évolution des supernovas. Le scandale vient de *notre* foi dans ce Progrès, qui est blessée.

À une autre échelle de temps, la *Révélation* de ce dieu se manifeste dans l'essor de la civilisation technicienne et marchande. La fétichisation de la marchandise, dont la valeur d'usage masque son être caché (c'est le sens de *lathouse*) qui est sa valeur d'échange, témoigne de sa participation au Dieu Capital – lui bien réel dans ses œuvres.

La religion du Progrès, et sa croyance politique vague, le « progressisme » (qui a remplacé la lutte des classes, beaucoup plus concrète et précise) est une croyance aujourd'hui heureusement tempérée... Et elle est remplacée par l'Écologie qui ne prône pas la divinité de la Matière comme les philosophes du XVIII^{ème}, mais plutôt la présence d'un dieu Nature qu'il faudrait préserver, soutenir, et qui assurerait une jouissance légalisée et tempérée.

Le soupçon nous vient, non pas de la facticité mais plutôt de la fragilité de ce mythe religieux qui nous a soutenu longtemps.

Il y a le tyran

C'est une autre figure, menaçante elle, du Père, à quoi pourrait nous mener l'éthique du pervers : sa résurgence sous la figure du tyran, le *néo* attendu, qui viendrait enfin remettre les choses en place, qui rebattrait les cartes de la jouissance pour un nouveau jeu.

Pour dire les choses légèrement, revenons à la littérature avec le thème de l'île déserte et de Robinson. L'île déserte apparaît déjà dans le *Criticón* de Gracián, mais partons de Defoe. Ce que va faire Robinson, c'est face à une nature sauvage, de recréer la civilisation et une possibilité de bonheur organisé, confirmé par l'embryon de société que constitue Vendredi. Or, ce qui manque dans ce monde réglé, c'est la jouissance. Et des auteurs ont su trouver des variantes perverses pour y remédier. Ces reprises du thème réintroduisent la loi, ou un néo-père à qui il va falloir sacrifier. Chez Tournier il y a un inceste avec la terre-mère, sanctionné par un

tremblement de terre si je me souviens bien. Et chez Golding par exemple, sur une île déserte où les enfants naufragés essaient de constituer une société raisonnable, ils vont réintroduire un dieu qui va prescrire la ségrégation, le meurtre et la jouissance. Belzébuth, *Sa Majesté des Mouches*. Pourquoi pas ?

Nous croyons savoir – en tout cas c’est ce que nous répétons après Lacan, le croire vraiment n’est pas tout à fait la même chose – que l’Autre est un lieu vide. Ceci après des milliers d’années de notre monothéisme qui a plutôt évidé la place du Dieu. Le polythéisme sûrement avait moins besoin de faire resurgir un Père divin, puisque la divinité était multiple, évidente, tout proche, pas vraiment liée à la loi mais demandant des sacrifices, ces dieux dans le réel doubleraient chaque jouissance. Peut-être la perversion est-elle liée essentiellement à ce que le monothéisme nous laisse comme vide.

Que faire face à l’éthique perverse ? Attendre un Père venu de l’extérieur ? C’est *Le rivage des Syrtes*. On passe sa vie à redouter un danger qu’on espère, celui qui venu de l’extérieur va tout dévaster et mettre en place une nouvelle loi, une nouvelle jouissance, ou une nouvelle religion. Un nouveau Grand Timonier ? Les révolutions régénèrent le père, ne serait-ce que parce qu’elles instaurent un nouvel appareil de lois. La légitimité de l’Auteur avec un A majuscule est souvent assurée par un meurtre de masse, les juifs par exemple, toujours supposés relever d’un Autre Père. À d’autres périodes les aristocrates, les koulaks, les arméniens ou les intellectuels, le sacrifice étant le meilleur moyen pour faire exister ce Père et affirmer quels sont ses vrais enfants.

Nous pouvons espérer que notre foi inébranlable en la Jouissance ne nous conduira pas à des solutions perverses. En fait, les solutions classiques à l’affadissement de la jouissance sont probablement rendues plus difficiles par un nouveau statut de l’objet, qui nous protège non pas de l’incroyance (toujours tissée de croyances) mais bien de « l’acédie » des théologiens, qui est un autre nom de la dépression.

*

L’éthique du pervers contemporain]

Et l’éthique du pervers dans notre vie contemporaine ? Comme dans la Rome décrite par Freud, il y a des traces des anciens édifices qui subsistent, et la perversion « classique » est toujours présente. Mais se produisent des changements majeurs dans le régime de l’objet, et l’éthique du pervers a évolué. Peut-être faut-il reprendre la question d’un nouveau discours qui serait celui de la perversion. J’essaie pour mon usage d’utiliser les critères du pervers classique pour mettre évidence une nouvelle éthique perverse qui nous promettrait une nouvelle jouissance, en complétant l’Autre et en le voulant habité.

Alors, les trois critères ?

Partons du premier, la présence de l’objet. Disons qu’un nouveau régime de notre rapport à l’objet est en place. Est-il vraiment possible aujourd’hui de rendre présent un objet « qu’il ne faudrait pas », alors que nous sommes comblés d’objets disponible dans une entreprise universelle, je l’ai dit, de boucher les orifices pulsionnels.

La résonance sexuelle si sensible chez le pervers classique n’est plus au premier plan. L’objet ne se présente plus éclairé par la métaphore phallique, mais comme *lathouse*. J’ai rappelé ce mot que nous connaissons bien et que Lacan invente dans *L’envers*. Jean-Pierre Lebrun avait écrit un bel article là-dessus. Le verbe vient du grec *lanthano*, je cache (c’est la même racine que dans *aletheia* mais aussi que celle du mot *Léthé*). La lathouse se présente bien à la place de l’être, de l’objet du désir... mais le fait oublier puisqu’elle se présente non pas comme le manque qui nous anime, référant à la castration, mais au contraire comme un organe

complémentaire. J'ai évoqué Marx, et la participation de la marchandise, au-delà de la valeur d'usage, à la religion du Capital et à son fonctionnement particulier.

Présence de l'objet, donc.

- Il était rare, il est non seulement accessible mais profus, envahissant, proliférant.
- son accès était organisé par le fantasme singulier à chacun, il se présente comme l'objet du désir général, voire universel, « *l'à tous* » si l'on peut dire.
- Il avait une face tournée vers le passé, dans un scénario renvoyant à une première fois « polonaise » (ceci pour les lecteurs de *l'Identification* que nous travaillerons l'an prochain). Il est maintenant tourné vers l'avenir qui le rendra plus parfait, plus efficient, plus efficace.
- Il éclairait de l'intérieur l'image du prochain, sur fond d'absence, insolite, merveilleux, donnant l'éclat à la personne désirée. C'est ce que le pervers ancienne manière essayait d'extraire. Il est l'objet d'une revendication des semblables, basée sur l'égalité des droits à la mise à disposition, sur l'éradication technique de l'absence.
- Le rapport au phallus qui était nécessaire pour authentifier l'objet, s'est comme effacé. Déchéance théologique dit quelque part Lacan ironiquement. La jouissance phallique n'est plus à considérer comme la jouissance suprême, elle est une jouissance parmi d'autres. Parallèlement, le phallus est devenu banal dans l'obscénité du porno, qui a d'ailleurs des difficultés à trouver des images nouvelles qui ne soient pas triviales. la sexualité est sans mystères...
- Ce qui est cherché n'est plus « l'objet convoité et tu à l'envers de toute loquacité humaine » comme dit le poète, cet objet dont le pervers nous donnait une version phallique. C'est simplement l'objet de la réalité marchande, avec le léthé qu'il nous propose. Et c'est pour cela que la drogue peut paraître le nec plus ultra de l'objet qui nous comblerait : le *vrai* objet. Détaché de la sexualité, il l'est. Détaché de la loi, pas encore, mais certains en rêvent.

2) Deuxième point, *l'effet sur l'Autre*. Le pervers vise l'Autre. Cet Autre dont nous allons dire que pour lui le pervers, il habite la Chose. Mais ce qu'il met au centre d'une nouvelle éthique qui voudrait raviver la jouissance, c'est quelque chose qui me paraît remarquable, c'est l'espoir renouvelé dans l'éducation – et le triomphe du discours de l'Université.

Pourquoi le discours de l'Université ? Notons que c'est le seul discours auquel Lacan donne un nom collectif, l'Université (contrairement au discours de l'Hystérique, du Maître, de l'analyste, voire du capitaliste).

À la place de la vérité, le S_1 du pouvoir, bien caché, bien lové, comme le dit Lacan.

Au niveau des S_2 en position d'agent,

- Wikipédia propose un savoir anonyme, sans origine, toujours disponible, pouvant être acquis sans transfert, « gratuitement ».
qui se présente comme un *tout savoir*, dont les lacunes éventuelles sont toujours en voie de comblement.
- Sur le plan de la morale pratique, nous avons le politiquement correct,
Là aussi, des règles sans origine. Cela me semble très important car on peut lutter contre une morale dont on sait d'où elle vient : morale épicurienne, stoïcienne, catholique, révolutionnaire (« Leur morale et la nôtre ») Mais comment aller contre une morale qui se présente comme allant de soi, accompagnant le Progrès, et se collectivisant dans les devoirs d'un *on* ?
- Les effets sur l'Autre seront, sont organisés par les moyens déjà notés par Victor Klemperer dans LTI : on va contraindre à utiliser un nouveau vocabulaire et une

nouvelle syntaxe, pour orienter les sujets, dans le sens qu'il faut, et pour des raisons *morales*.

Au niveau du petit a à la place de l'Autre, il s'agit de fabriquer et de donner une forme à l'objet *a* du désir,

Pour produire un nouveau sujet, et si l'on peut dire, un sujet collectif.

Le père de cette cette père-version est aussi le Progrès, dieu bon, essentiellement bon, tellement bon qu'il semble n'avoir aucune exigence, il veut simplement que tous ses enfants restent des enfants, qu'ils consomment tranquillement, des objets, du sexe, sans péché puisqu'il n'y a plus de péché ni de loi. Juste des directives économiques. Ainsi chacun croit avoir droit à sa petite jouissance privée, quitte à la partager avec un certain nombre de petits autres, pour authentifier cette jouissance comme la bonne dans une multiplicité de miroirs.

Je plaisante, bien sûr. Mais j'ai voulu faire valoir que l'Autre qu'il s'agissait de faire jouir ou d'angoisser et qui avait tellement d'importance chez le pervers classique peut toujours être le dieu d'une croyance implicite. Lui aussi demande des sacrifices : tous ceux qui n'obéiraient pas à ses mots d'ordre sans origine sont simplement privés de paroles. J'y reviens à l'instant.

3) Car de la même manière, la loi elle-même a profondément évolué.

La loi humaine, celle du droit, est toujours inclusive. Celui qui la brave la fait exister, sinon elle tomberait en désuétude. Violée, elle continue à s'exercer et à inclure celui sur qui elle s'exerce. Même la peine de mort, et c'est un paradoxe, conservait le condamné dans la société humaine. S'il « payait sa dette à la société » c'est justement parce qu'il restait dans la loi. Ce serait plutôt bizarrement plutôt l'article 64, ou la tête mise à prix, ou la proscription dans l'antiquité qui exclut Donc, le sujet reste dans la loi, même et surtout s'il la brave. La transgresser n'est pas en sortir mais de la confirmer.

D'autre part, la loi est toujours entée sur un réel auquel le mythe est le seul accès. Mais c'est ce qui lui donne une sorte de lest. Même des régimes révolutionnaires, ou fascistes inventent pour la loi ce rapport au réel.

Ce n'est pas le cas dans la norme, où le fonctionnement est très différent. La *Théorie des normes*, c'est le titre d'un traité célèbre de Hans Kelsen sur une nouvelle fondation théorique du droit. On se propose de mettre en place un système fondamental de normes, une sorte de pyramide juridique qui ne repose ni sur une tradition ou une religion, ni sur ce qu'on appelle le droit naturel qui supposait des conceptions sur la nature de l'homme et sa finalité dans le monde. Ce système repose sur une convention, acquise dans les bons cas par des débats parlementaires. Mais il me semble qu'on pourrait tout aussi bien inventer un système de normes à partir de « *Français encore un effort pour être républicains* ».

Et l'effet de la norme ne semble pas d'inclusion mais d'exclusion. Le hors-norme n'est pas à proprement parler « fautif », il peut ne pas y avoir de délit à punir, et pourtant il n'a plus droit ni à l'expression, ni à l'existence. En revanche, si on est dans la norme, quoi qu'on fasse, c'est sans conséquences. N'est-ce pas vrai, même parmi nous, les psychanalystes ?

Donc, comment combattre une norme qui n'a pas d'origine, qui se présente comme... naturelle. Mais la Nature n'est-elle pas l'un des avatars du dieu pervers ?

Comment conclure ? J'ai essayé de montrer que la démarche du pervers est fondamentalement éthique.

- Qu'elle a longtemps été d'aviver la jouissance en faisant exister le Père dans l'Autre, et en sexualisant l'objet du désir, et y faisant résonner le phallus, le père et la loi. Des dérives dangereuses peuvent en découler.
- Qu'elle a évolué avec l'essor du capitalisme, où le progrès prend la place d'une volonté bonne dans le réel. Où la loi a glissé vers la norme, où l'objet n'est plus sexualisé et se multiplie, polarisé vers un avenir dont la limite est vécue plus ou moins obscurément comme indéfiniment reculable

L'éthique du psychanalyste, s'il est véritablement dans le discours psychanalytique, ne peut que s'y opposer, si l'objet qui nous cause est un objet laïque, déchet détaché du corps en fin de compte.

Le Père est une fiction au sens de Bentham, fiction de langage, et il nous suffit de repérer quel rôle cette fiction joue ou a joué dans le parcours singulier de l'analysant.

Chacun de nous a un rapport à sa jouissance. Nous aimons l'art, l'enseignement, la vérité, que je situais tout à l'heure non sans provocation dans le domaine pervers. Nous avons ou pas des engagements politiques. Mais en tant que psychanalystes, nous savons que l'Autre est un lieu vide, que nous n'avons de l'inconscient qu'une écriture dont la lecture restera à jamais pas-toute ; et que ce qui nous rassemble est un trou commun, et non la filiation à un ancêtre dont il s'agirait de montrer la présence en sacrifiant, et en lui prêtant de vouloir des lois.